
s o c i é t é archéologique du Finistère

Yves-Pascal Castel

**Orfèvrerie finistérienne :
croix de procession et boîtes aux saintes huiles**

Extrait

TOME CXXIX - ANNÉE 2000



Orfèvrerie finistérienne : croix de procession et boîtes aux saintes huiles

par Yves-Pascal Castel

La légendaire réputation de richesse de l'orfèvrerie religieuse ancienne du Finistère, c'est-à-dire antérieure à la Révolution, n'est pas usurpée. Le bilan établi en 1988, qui n'était, précisons-le, que provisoire, faisait état d'un lot de onze cents pièces. Dans cette masse, quasi fabuleuse par rapport à ce qui est conservé dans les autres départements, se détachent les grandes croix qui, dressées en tête des processions, se présentent à l'admiration de tout un chacun. En revanche, les boîtes aux saintes huiles, discrètement serrées dans les placards des sacristies, n'étant de fête que lors de l'administration des baptêmes, ne se livrent pas aussi aisément à l'admiration commune. L'essai de synthèse concernant ces deux catégories d'objets va permettre de dévoiler les arcanes d'un domaine assez mal connu et de jeter un coup d'œil furtif dans les échoppes de ceux qui ont participé à l'enrichissement de cette part inestimable de notre patrimoine.

1. Les croix de procession dites «finistériennes»

Dans le vaste ensemble des croix de procession anciennes de Bretagne, les historiens de l'art sélectionnent une catégorie à laquelle

ils attribuent le nom de «croix finistériennes». La raison en est que le Finistère conserve une série de ces croix qui ont un profil analogue à celui des petits calvaires de pierre et qui, en outre et surtout, possèdent des traits originaux particuliers.

Les croix de procession finistériennes ont été parmi les premiers objets d'orfèvrerie classés dans la liste prestigieuse des Monuments historiques. La palme revient à la croix de Saint-Jean-du-Doigt (M.H., 11 décembre 1893). Ont suivi de près les croix de Guengat et de Pleyber-Christ (M.H., 18 janvier 1897), précédant de peu la fournée des treize croix du 14 juin 1898.

En fait, la dénomination de croix finistérienne n'exclut pas l'existence, en dehors du département, d'objets similaires, comme à Locarn dans les Côtes-d'Armor, qui possède une des croix les plus achevées du genre. Dans le même département, Runan possédait, en 1708, «une grande croix d'argent, garny d'un crucifix et de deux images, savoir de Notre-Dame et de saint Jean, et de six apôtres au pommeaux de la dite croix¹».

¹ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 20 G 440. Nous remercions M^{me} Denise Dufief-Moirez, de l'Inventaire général, pour ses renseignements extraits des cahiers de paroisse des Côtes-d'Armor.

La description de cet objet, désormais disparu, correspond exactement au profil des croix qui font l'objet de la présente étude. Tout en précisant que ne sont retenues que les croix en argent massif, on n'oubliera pas qu'il en existe en laiton de fort beaux spécimens à Saint-Pabu, à Saint-Thégonnec, à l'église de Logonna-Quimerc'h, en Pont-de-Buis, et à Kerlaz, dont les statuettes en bronze fondu rejoignent le hiératisme des hautes époques.

La commande de la croix, une affaire paroissiale

L'acquisition d'une croix de procession par le «général» de la paroisse, c'est-à-dire l'ensemble de ses personnalités, a toujours été une affaire d'importance. Fierté de la communauté, dressée en tête des processions et des cortèges funéraires, la croix porte l'honneur local aux pardons voisins. La politesse rituelle comporte, encore aujourd'hui, la fraternelle rencontre des enseignes : salut des croix et baiser des bannières. L'extrait des comptes de Paimpol, pour 1609, fait état de dix sols déboursés «tant en salaire que en despans aux homes et serviteurs qui luy aydent (qui ont aidé le comptable) ledit jour (du pardon) à servir en ladite église à apporter la croix et bannières pour rencontrer les autres paroisses». D'un point de vue plus pragmatique, l'acquisition d'une croix, comme de toute autre pièce d'orfèvrerie, participe à l'augmentation du «trésor» de la fabrique, qui est une réserve de métal précieux où chaque once d'argent et d'or est gérée avec une attention scrupuleuse par les fabriciens chargés du temporel. On y puisait à l'occasion de quoi faire face à certaines obligations, constructions ou réparations d'édifices, comme l'abbé Feutren l'a relevé pour Roscoff en 1640².

Certains cahiers de paroisse ont gardé le souvenir de l'acquisition de la croix. Bien que celles de Landivisiau et de Plouider aient

disparu, nous nous y attarderons, mais pour des raisons bien différentes.

En 1675, les gens de Landivisiau, alors trêve de Plougourvest, éblouis par la croix de Saint-Martin de Morlaix, décident d'en acquérir une qui soit semblable d'aspect et comparable en poids. Le 1^{er} décembre, la fabrique passe contrat avec Olivier Le Roy, maître morlaisien établi dans la paroisse de Saint-Mathieu.

Quatre mois plus tard, le dimanche 28 avril, en présence de l'assemblée des fidèles réunis pour la grand-messe, Le Roy fait une première présentation de l'objet que l'on a planté sur un pied de bois «en bas du coeur de ladite église». Le compte-rendu révèle que le propos esthétique le cède aux nécessités de la transaction commerciale. En effet, après avoir constaté que la croix est ornée «d'un crucifix d'un costé, de l'image de Saint Tivizieu portant une croix d'archevesque de l'autre costé», on passe aux réalités chiffrées concrètes. «Démontée de dessus son bois», c'est-à-dire l'âme intérieure de bois, armature rigide sur laquelle s'enfilent, pour qu'ils soient soutenus, les cylindres des branches, on estime que le métal précieux «pèse 14 marcs, 1 once, 5 gros d'argent». Le marc évalué à 0,244 kg, soit une demi-livre, cela fait 3,746 kg. Selon un usage constant dans les acquisitions de pièces d'orfèvrerie, cette pesée est nécessaire pour comparer le poids du métal dont dispose la fabrique avec ce que l'orfèvre devra fournir pour parfaire son œuvre. Ainsi, on remet à Le Roy «deux vieux calices, leurs platines (patènes)», des vases sacrés sortis de mode ou hors d'usage, «et quelque autre argent cassé, qu'il y a dans la sacristie de ladite église [...], quelques petites croix et grains de chappeletz». Le tout exactement pesé, il reste à devoir à l'orfèvre un complément de dix marcs et sept gros d'argent, ce qui fait 2,470 kg. Le surplus pro-

² Abbé Jean Feutren, papiers personnels, collection privée.

viendra, sans doute, d'une collecte auprès des paroissiens. En sus du métal, Olivier Le Roy doit toucher la somme de 232 livres, le montant de la façon, qui est de sept livres dix sols par marc mis en œuvre. À cette époque, comme aujourd'hui, le prix de la façon est souvent fonction du poids de l'objet et non du temps passé à sa fabrication.

Le 2 juin suivant, fête de la Pentecôte, l'orfèvre vient de Morlaix à Landivisiau afin de présenter à la communauté la croix achevée, avec son « pied d'argent à cinq neus », c'est-à-dire la hampe. Constatant que le crucifix est plus grand que celui qui avait été montré un mois auparavant, cela ne fait néanmoins pas d'objection majeure. Au prochain pardon, les marchands de la trêve de Landivisiau feront bonne figure face aux paysans de Plougourvest, la paroisse-mère³.

Si à Landivisiau le marché et la réalisation de la croix de procession furent conclus sans problème et de manière irénique, il n'en alla pas de même, un siècle plus tard, à Plouider, une paroisse proche, dans le même diocèse de Léon. L'appareil judiciaire ayant été mis en branle, l'affaire de la croix donna l'occasion de la publication d'un mémoire imprimé relatant en détail les péripéties d'une suite d'événements plus ou moins rocambolesques qui couvrent quatre années, de 1738 à 1741⁴.

Cela commença pourtant comme une belle histoire d'un temps de prospérité. « Il y avait dans le trésor de la Paroisse quarante marcs d'argent (environ 9,800 kg de métal précieux) dont on ne faisait aucun usage. L'Église n'ayant pas lors besoin de réparation, la piété engagea le Corps politique à arrêter, de concert avec le Recteur, le Clergé & la Noblesse, que cet argent seroit employé à faire une Croix d'argent, celle de la Paroisse ayant été volée environ trente ans auparavant. » Les orfèvres de Brest, de Landerneau, de Morlaix, de Léon (Saint-Pol-de-Léon) et de Lesneven furent ainsi

invités à présenter leurs dessins. Ce fut un certain Loisel, de Saint-Pol, qui emporta le marché après avoir cassé les prix de manière spectaculaire, se contentant pour la façon de son ouvrage de 280 livres, alors que ses concurrents réclamaient de 500 à 600 livres. Ainsi, un contrat en bonne et due forme fut conclu le 31 août 1738.

Mais, ayant présumé de son talent et de ses moyens, Loisel dut faire appel à un collègue de Rennes pour effectuer le travail de ciselure, une opération qui ne pouvait aller sans quelque délai, ce que l'orfèvre fit savoir. La livraison ne pourrait être faite pour Noël, la date convenue. Jouant de malchance, au mois de mars suivant, Loisel se voit contraint de fuir Saint-Pol sous la menace d'une émeute populaire, dont, soit dit en passant, la cause n'est pas précisée dans le mémoire. Ce que l'on sait, c'est que les débuts de Loisel dans le métier avaient été quelque peu chaotiques. Reçu maître à Vitré, en 1725, une ville de peu d'intérêt pour sa pratique, il était parti, y laissant sa famille, pour se mettre au service d'une vieille veuve d'orfèvre à Morlaix, « sous la domination de laquelle il eut beaucoup à souffrir ». L'ayant quittée pour s'établir à son propre compte à Saint-Pol, il constata rapidement que la place n'était pas capable de fournir assez de travail pour un ouvrier qualifié et actif. Ayant été, comme on l'a dit, chassé de Saint-Pol, Loisel n'était donc plus en état d'honorer la commande.

³ R.-F. LE MEN, « Recherches et documents sur l'art et les artistes bretons du XV^e au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. VII, 1879-1880, p. 35-52 (p. 44-47 : Marché entre O. Le Roy... et la paroisse de Landivisiau). – P. PEYRON et J.-M. ABGRALL, « Notices sur les paroisses du diocèse de Quimper et de Léon... Landivisiau », *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie*, 1917, p. 262.

⁴ Arch. dép. Finistère, 209 G 3, Mémoire pour le général de la paroisse de Plouider. Voir aussi Louis ELÉGOËT, *Ancêtres et terroirs, onze générations de paysans de Basse-Bretagne*, Rennes, éd. Ouest-France Université, 1990, p. 48-52.

Entre-temps, les gens de Plouider se divisent, les fabriciens en charge étant accusés de mauvaise gestion et du gaspillage des deniers communs. L'on voit ainsi deux coteries s'affronter, allant jusqu'à troubler l'office dominical dans l'enceinte même du sanctuaire. Par la suite, tout s'embrouille dans une cabale où l'affaire de la croix n'est plus qu'un lointain prétexte. Le mémoire nous apprend tout au plus que la croix de procession, qui avait été commandée quatre ans auparavant, est livrée, non plus par Loisel mais par Langlois, maître de Morlaix plus sérieux que celui de Saint-Pol, le 22 novembre 1741, et cela sans que la cabale qui faisait l'objet propre du mémoire fût terminée...

La croix de la discorde de Plouider disparaîtra cinquante ans plus tard, jetée au creuset des fontes de la Révolution. Pas plus que ceux de Landivisiau, les paroissiens de Plouider n'auront l'audace des gens de Plougue-neau, qui allèrent racheter leur croix, sans crainte d'affronter l'autorité des administrateurs qui pourtant n'étaient guère tendres. S'étant rendus au siège du district de Brest, ils arrivèrent à négocier, poids pour poids, l'échange de leur croix « ancienne » (9 marcs, 5 gros, 2,922 kg) contre un lot d'objets civils. Savaient-ils qu'ils sauvaient ainsi l'un des fleurons de l'orfèvrerie bretonne⁵ ? Landivisiau et Plouider ne feront pas non plus comme Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou, où, selon la tradition, la croix fut soustraite à la réquisition, ensevelie sous les monceaux d'ossements accumulés dans l'ossuaire. On l'y retrouvera des décennies plus tard.

Les centres de production : Morlaix, Quimper, Brest

Les croix de procession finistériennes étant ciselées par des maîtres locaux, ce n'est pas un hasard si on a vu Landivisiau et Plouider s'adresser à des orfèvres de la jurande de Morlaix. Eu égard aux disparitions massives et sans ignorer la fragilité d'une statistique

fondée sur un échantillonnage qui ne dépasse pas les trente objets, on constate que la moitié des croix dont on connaît la provenance avec certitude, soit une quinzaine, est l'œuvre de la jurande morlaisienne à laquelle sont associés les maîtres saint-politains. En face de ces quinze croix produites à Morlaix, Quimper en revendique, anonymes, attribuées ou signées, huit, tandis que Brest n'en a qu'une seule.

La réputation des orfèvres de Morlaix, établis au XV^e siècle dans la rue des Orfèvres (actuelle rue Basse), puis plus tard sur la Grand-Place du port, quai de Tréguier ou de Léon, dans les rues de l'Hôpital et du Pavé, ou sur la Place d'armes, n'est pas à faire. Un des leurs, Charles Trocler, passe à Rome en 1561, où il participe, dans l'atelier d'Ottaviano Galesio, à la confection du ciboire de la compagnie Saint-Yves-des-Bretons. Si Charles Trocler signe une patène pour Esquibien, la seule œuvre connue de lui, c'est Jean, un des six orfèvres de la dynastie qui fournit, en 1604, la croix de procession de Saint-Herbot.

Au vu des datations attestées, la croix morlaisienne la plus ancienne a été ciselée par Pierre Oriot pour Plouénan, en 1574. Plus tard se signale Guillaume Desboys, artiste de talent qui mérite d'être mieux connu, auteur des croix de Trégunc, en 1610, et de Laz, en 1620. Une tradition dit que la première était, à l'origine, la propriété d'Elliant. Sauvée de la fonte en 1792, elle aurait suivi, à Trégunc, la famille qui s'en attribuait le bénéfice. On attribue aussi à Guillaume Desboys les croix de Locarn et de Pleyber-Christ, « une des plus magnifiques » de toute la Bretagne selon Henri Waquet⁶. De fait, Pleyber-Christ possède la croix finistérienne la plus achevée. Economie générale, maîtrise

⁵ Arch. dép. Loire-Atlantique, Q 505 / 2.

⁶ Henri WAQUET, *L'art breton*, Grenoble, Arthaud, 1960, p. 158-159.

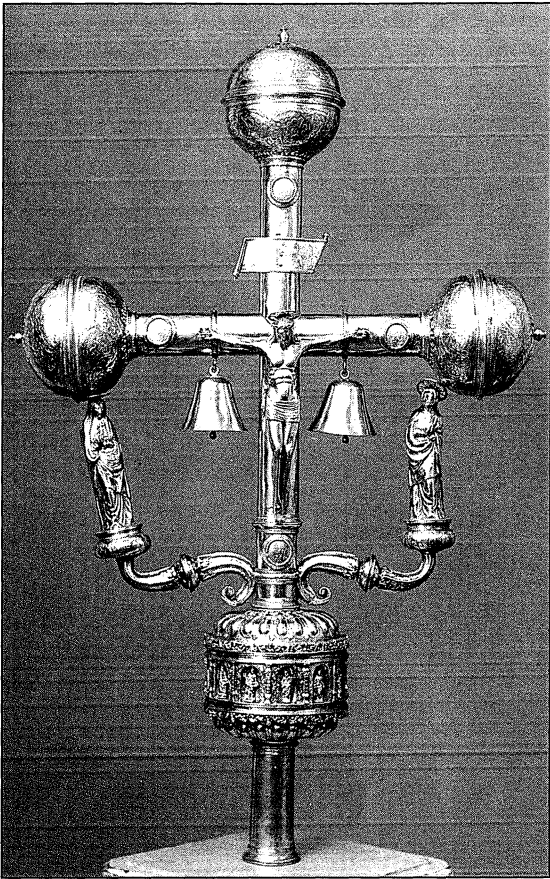


Fig. 1. – Plouénan, croix de procession, argent doré, 1574.

(Œuvre de Pierre Oriot, maître orfèvre à Morlaix.

Cliché Piriou.

de la ronde-bosse, délicatesse de la ciselure, tout y est. Le talent de Guillaume Desboys, qui domine la production morlaisienne au XVII^e siècle, réclame qu'on lui rende, ce qui n'a pas été exactement fait jusqu'ici, le juste tribut qu'il mérite. C'est bien le lieu de rappeler le souhait d'André Mussat au sujet de l'histoire de l'art breton qu'il connaissait pourtant bien : «Les chercheurs trouveront encore beaucoup d'attributions et éclairciront bien des mystères⁷».

Plus que Desboys, parmi les orfèvres de Morlaix, François Lapous, son contemporain, est celui que citent à l'envi les auteurs. L'originalité de son poinçon à l'oiseau (*lapous* en breton veut dire oiseau) ayant séduit les laudateurs d'un art breton bretonnais, vers la fin du siècle dernier, on a eu tendance à négliger l'examen attentif de ses œuvres par rapport à celles de ses pairs. Certes, on ne peut nier que Lapous soit à l'aise dans la gravure, sa partie favorite, à en croire la plaque de saint Édern au revers de la croix de Lanédern. En revanche, ses rondes-bosses, telles qu'on les voit sur la croix de Carantec, sont plutôt frustes.

Voisine de Morlaix, Saint-Pol-de-Léon connaît vers la même époque de bons maîtres. Richard Daniel, sieur de Goueletanenez, fournit, en 1643, à Plougoulm une œuvre de grande force. Gabriel Daniel, sieur de la Villeneuve, l'actuel Kernévez, livre à Mespaul, en 1675, une croix de style classique qui désigne un orfèvre bien au fait des goûts du temps.

À Morlaix, la tradition des croix demeura vivace jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Celle de Plougasnou, la plus récente de notre corpus, fut ciselée par Guy-François Pellé Desforges vers 1780. Après la suppression des jurandes, les premières décennies du XIX^e siècle trouvèrent, en la personne de Le Goff, un honnête continuateur de la grande tradition locale.

⁷ André MUSSAT, *Arts et cultures de Bretagne*, Paris, Berger-Levrault, 1979, p. 134. Pour Guillaume Desboys, voir Yves-Pascal CASTEL, Denise DUFIEF-MOIREZ, Jean-Jacques RIOULT et alii, *Les orfèvres de basse Bretagne*, Rennes, APIB, 1994, p. 96 et 297-303. L'ouvrage est à consulter pour chaque orfèvre nommé, ainsi que Yves-Pascal CASTEL, Tanguy DANIEL et Georges-Michel THOMAS, *Artistes en Bretagne. Dictionnaire des artistes, artisans et ingénieurs en Cornouaille et en Léon sous l'Ancien Régime*, Quimper, Société archéologique du Finistère, 1987.

Si on est redevable aux orfèvres de Morlaix de nombreuses croix finistériennes, Quimper n'est pas en reste, du moins quant au nombre. Les orfèvres quimpérois les plus anciens sont connus par leurs initiales. Un certain G. S. marque la croix de Pleuven (fin du XVI^e siècle) et Y. S. celle de Guengat (1584), dont les statuette de la Vierge et de saint Jean sont animées d'un beau mouvement. Mais les croix de Quimper-Kerfeunteun (1638 ?), de Gouesnac'h (1652-1662) et de Cast (fin du XVII^e siècle) restent enfouies dans l'anonymat de leur créateur. En revanche, on sait que Guillaume Baston fournit la croix de Landrévarzec, en 1655, et Joseph Bernard celle de Saint-Divy, à la fin du XVII^e siècle. Claude Apert, actif de 1732 à 1770, cisèle la croix n° 2 de Saint-Yvi.

De Brest, jurande tardive formée vers la fin du XVII^e siècle, on connaît la croix de Saint-Sauveur fabriquée par Martin Hamon en 1671, au revers de laquelle un Christ en robe étend les bras. En fait, pour ce qui est des croix, les maîtres brestoises sont surtout connus comme réparateurs et il ne faut pas que la présence de quelque poinçon leur appartenant fasse illusion. La marque de Pierre-Guillaume Rahier, actif de 1744 à 1793, au revers d'un nimbe à Ploumoguier, n'infirme pas le fait que la croix ait été fabriquée bien plus tôt, comme l'indique la date de 1615 gravée sur le manchon. Il en va de même de la croix d'Irvillac, faite au XVII^e siècle et réparée par Benjamin Febvrier, de Landerneau, dans la seconde moitié du siècle suivant.

Évolution de la croix finistérienne

La production des croix de procession finistériennes, étalée sur un demi-millénaire, présente une gamme fort variée qui permet d'en étudier l'évolution.

La croix de Plouguerneau, du XIV^e siècle, incontestablement la plus ancienne, laisse ouverte la question de l'atelier qui l'a produite. Christ au long périzon-

nium, personnages hiératiques, quadrilobes émaillés portant le tétramorphe évangélique, nœud flanqué de tourelles crénelées, figurines d'apôtres stéréotypées tirées de deux moules différents. L'économie dans la fabrication des pièces de garniture, monnaie courante de l'art d'orfèvrerie, ne peut faire oublier le beau visage du Christ et la sobre plastique de la Vierge et de saint Jean. La qualité d'une telle œuvre pourrait conduire à y voir un produit étranger. Mais pourquoi, en l'absence de preuves irréfutables, ne pas la

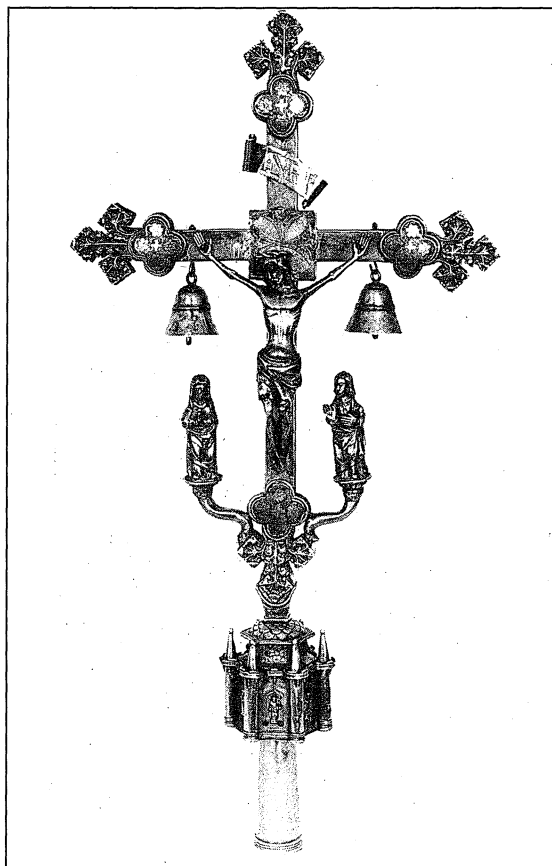


Fig. 2. – Plouguerneau, croix de procession, argent doré et émail, XIV^e siècle.
Orfèvre inconnu.
Cliché Inventaire général.

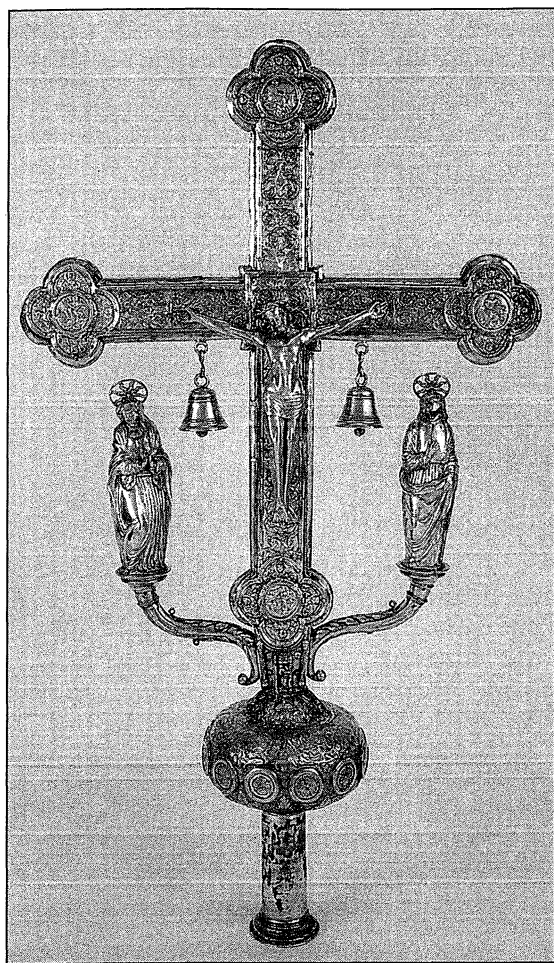


Fig. 3. – Saint-Jean-du-Doigt, croix de procession, argent doré, dernier quart du XVI^e siècle.
Orfèvre inconnu.
Cliché Inventaire général.

considérer comme authentiquement locale ? Il y eut en Léon, comme en Cornouaille, des orfèvres bien avant que l'historien n'ait à sa disposition une documentation pertinente. Par son allure, la croix de Plouguerneau prend place honorablement auprès de celles de Carlipa dans l'Aude et de Corneilla-del-

Vercol, dans les Pyrénées-Orientales, dont les historiens ne disent pas pour autant qu'elles sont œuvres d'importation.

Les trente autres croix de procession finistériennes se répartissent sur trois siècles : sept du XVI^e siècle, vingt du XVII^e, l'âge béni de l'orfèvrerie bretonne, et trois du XVIII^e siècle, trois siècles où rien ne se fige sur l'établi d'orfèvres qui ont souvent fait leur tour de France, apprenant, pour les ramener chez eux, les tours de main du métier et se tenant au courant, par les pièces qu'ils « blanchissaient » ou réparaient, de ce qui se faisait ailleurs. N'empêche qu'ils demeurèrent fidèles à cette silhouette de la croix finistérienne qui a connu des évolutions principalement observables au niveau des « nœuds » et des « fleurons ».

Les nœuds les plus anciens, mis à part celui de Plouguerneau, décrit plus haut, sont en forme de grosse boule, d'où le nom de « pomeau » donné à cette partie de l'objet. Les comptes de Trégourez sont formels : « payé pour accomoder la croix (qui a d'ailleurs deux nœuds) dont le pomeau estoit détaché, la somme de sept livres⁸. » Le nœud en boule de Saint-Jean-du-Doigt s'orne de boutons à rosettes, héritage médiéval. Plus tard, jusqu'à l'orée du XVII^e siècle, des godrons viennent agrémenter le volume des nœuds en boule de Pleuven, de Saint-Herbot en Plonévez-du-Faou (1604) et de Ploumoguer (1615).

Entre-temps, Plouénan (1574) fait garnir son nœud-boule, par Oriot, d'une ceinture à douze niches pour abriter les apôtres, tandis que la ceinture des « pomeaux » de Ploumoguer et de Saint-Servais se développe en hauteur avec des niches et des pilastres qui accueillent les personnages au complet. Cette présence du cortège apostolique est en accord avec la référence au Symbole inscrit sur les phylactères des statues dans les

⁸ Arch. dép. Finistère, 279 G 1, f^o 104.

porches, sur la façade de l'ossuaire de Sizun et sur le calvaire de Saint-Vénéec à Briec.

L'intérêt nouveau et constant porté aux apôtres a une influence sur les nœuds qui se développent en véritables architectures selon une évolution qui va par paliers. L'architecture de plan hexagonal à un seul étage, à Irvillac et à Saint-Thégonnec, est une formule simple qu'on retrouve, au XVIII^e siècle, à Cast. Mais un seul étage à six niches n'étant pas suffisant pour douze figurines, Olivier Le Roy en plaque six sur les pilastres d'encadrement des niches de Lanneufret, tandis qu'à Plougoulm Richard Daniel utilise le dôme du nœud hexagonal pour en jucher dans des alvéoles ouvertes en forme de lucarnes.

Pour caser plus correctement encore la totalité des apôtres, les orfèvres construisent bientôt un second étage hexagonal s'inspirant des tiges des grands calices de la même époque. Le modèle le plus précoce est attribué au maître quimpérois Y. S. qui cisèle Guengat, en 1584, utilisant le vocabulaire désormais classique de pilastres, de pots à feu, de corniches affirmées, de frontons et de motifs d'amortissement. Il en va de même du nœud de la croix de Trégourez.

Le type achevé de la croix finistérienne au grand nœud architecturé hexagonal à deux niveaux, fixé vers la fin du XVI^e siècle, s'impose à Guillaume Desboys, d'abord quelque peu timidement à Trégunc, en 1610, puis magistralement à Laz en 1620, ainsi qu'à Locarn et à Pleyber-Christ, son chef-d'œuvre. Une même évolution se voit chez François Lapous à Lannédern (1620) et à Carantec (1652).

La grande architecture des nœuds à deux étages disparaît à l'époque classique au profit du gros nœud transformé en vase à large panse : Mespaul par Gabriel Daniel, en 1675, Plouézoch, anonyme, Plougasnou par Guy-François Pellé Desforges, vers 1780.

L'évolution du profil des croix finistériennes passe en second lieu par le profil des fleurons qui se gonflent en sphères plus ou moins volumineuses. Au premier abord, il n'y a dans la terminaison en boules des bras

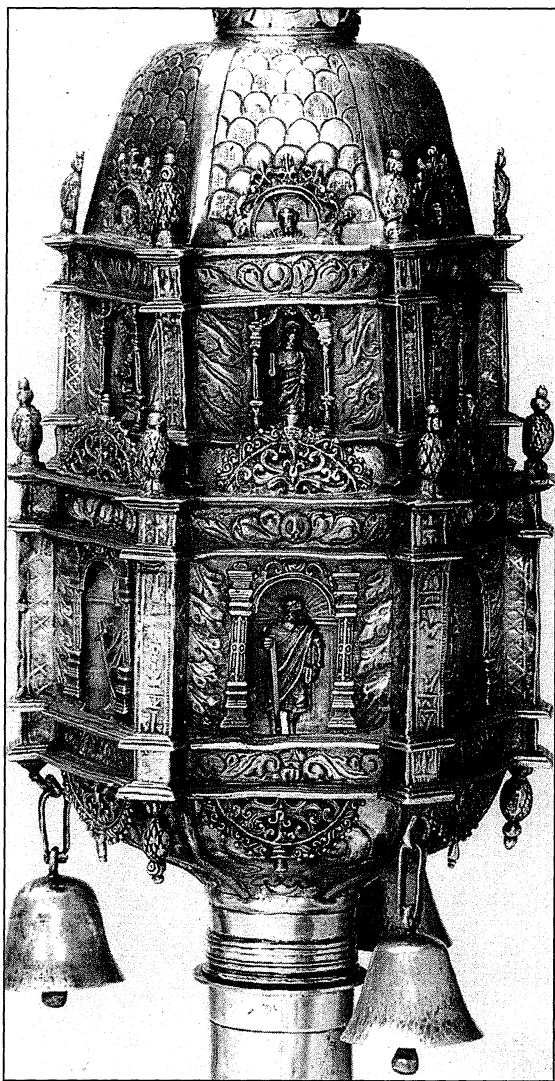


Fig. 4. – Carantec, détail de la croix de procession, nœud de la croix, 1652.
Œuvre attribuée à François Lapous, orfèvre à Morlaix.
Cliché Y.-P. Castel, Inventaire général.

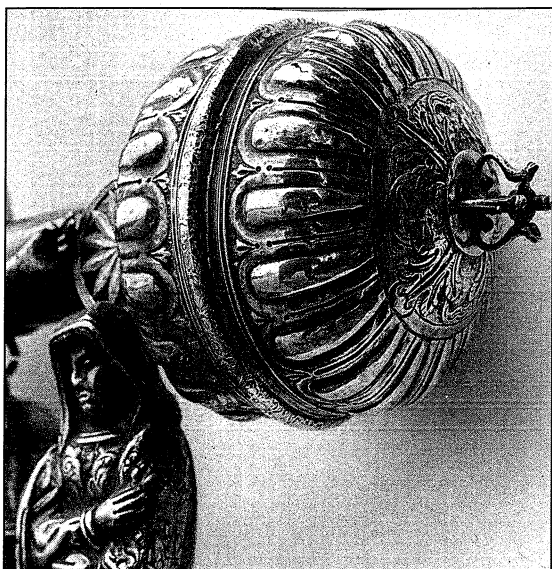


Fig. 5. – Plougoulm, détail de la croix de procession, boule à godrons, 1643.

Œuvre de Richard Daniel, maître orfèvre à Saint-Pol-de-Léon.

Cliché Y.-P. Castel, Inventaire général.

de croix rien de proprement original. À Pontève, dans le Var, ainsi qu'à Drée et à Verrey-sous-Drée dans le canton normand de Sombornon⁹, des boules, mais ici modestes, donnent du corps aux extrémités des bras. L'amplification de la boule par les locaux bretons, que d'aucuns estiment relever d'un goût paysan attaché à l'enflure, ne laisse pourtant pas d'être en situation. Relayant les fleurons médiévaux découpés, feuillagés ou ajourés, le fleuron-boule nous paraît avoir été emprunté par les orfèvres aux fabricants de calvaires. Ce sont deux sculpteurs, Toinas et Conci, dont les noms sentent l'ultramontain, qui introduisent la boule aux branches de la croix de l'enclos de la chapelle Notre-Dame du Traon à Plouguerneau, 1511 (?). De format réduit dans la pierre pour des raisons techniques, les fleurons-boules prennent sur les croix orfèvrées une ampleur qui ne rompt

pas le solide équilibre de l'ensemble. Les boules sont unies à Irvillac (XVI^e siècle), ciselées à Plouénan (1574), ornées de feuillages à Saint-Thégonnec (XVI^e siècle). Elles se frittent de godrons à Trégourez (XVI^e siècle), à Guengat (1584), à Saint-Herbot (1604), à Laz, à Lannédern, à Pleyber-Christ (1620) et à Plougoulm (1643). Ces godrons disparaissent au profit d'oves feuillagés à Mespaul (1675). Ils seront remplacés par des rayons et des flammes vers 1780 à Plougasnou.

Éléments typiques, ces nœuds architecturés et ces fleurons-boules sont des formules originales bien faites pour flatter le tempérament soucieux de solidité de ceux qui ont créé le profil, sans égal en orfèvrerie religieuse, des croix de procession finistériennes.

Techniques d'orfèvrerie : de la ciselure à la sculpture...

La technique des créateurs, tout inégaux qu'en soient les résultats du point de vue esthétique, utilise les procédés variés de l'art d'orfèvrerie : ciselure, repoussé, repoussé-ciselé, gravure, estampage, fonte... La ronde-bosse entre aussi dans la pratique d'ouvriers qui varient leurs effets dans le traitement des personnages où Jésus, la Vierge et saint Jean tiennent la première place. Les visages de leurs christs constituent une galerie particulièrement émouvante. Traits apaisés de Plouguerneau, masque hiératique de Plouénan, tête douloureusement inclinée de Trégourez, versions expressionnistes de Lannédern et de Carantec, vision réaliste de Locarn, douloureuse de Plougoulm, sereine de Saint-Sauveur... On est loin des étiquettes hâtivement épinglées sur les objets d'un art breton qui n'est rudimentaire qu'aux yeux d'observateurs pressés. On rêve d'un livre d'art qui

⁹ INVENTAIRE GÉNÉRAL, *Sombornon*, Paris, Imprimerie nationale, 1977, p. 453.



Fig. 6. – Saint-Sauveur, détail de la croix de procession, tête du Christ crucifié, 1671.

Œuvre de Martin Hamon, orfèvre à Brest.
Cliché Y.-P. Castet, Inventaire général.

cadrerait en gros plan les «masques d'hypnose» de nos croix d'argent¹⁰.

Quant aux apôtres, si on peut accorder peu d'originalité aux séries de figurines quand elles sortent de moules identiques, il faut admirer l'exception que constituent les six statuette du nœud de Saint-Thégonnec. Ici se combinent avec bonheur l'élégance d'une gestuelle individualisée et le mouvement d'étoffes habilement drapées.

Par ailleurs, l'analyse détaillée des ornements distribués par nos maîtres conduit au même refus du stéréotype. Certes on utilise



Fig. 7. – Saint-Thégonnec, croix de procession, statuette de la Vierge, milieu du XVI^e siècle.

Orfèvre inconnu.
Cliché Y.-P. Castet, Inventaire général.

des moules, à plat pour les encadrements des niches, à bons creux pour les colonnettes. On emploie aussi le procédé répétitif de l'estampe pour les quadrillés chargés d'hermines et de

¹⁰ «Masque d'hypnose», expression utilisée par André Malraux pour qualifier la piéta de bois qu'un «berger breton sculpte dans la solitude»... *Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale*, p. 43.

fleurs de lis. Mais, au travers des artifices universels du métier, force est de constater que dans la grande famille des croix finistériennes, l'air de parenté n'arrive pas à gommer les traits individuels des personnalités de leurs créateurs.

Le nombre d'or

La composition des meilleures croix laisse transparaître, sans sollicitation abusive, les lignes sous-jacentes de tracés régulateurs fort bien étudiés. La construction de Guillaume Desboys pour Pleyber-Christ est circonscrite par un rectangle fondé sur la section dorée (1 x 1,618). Le cadre rectangulaire ainsi défini se subdivise en un carroyage dont le module de base est le fleuron-boule. L'étagage des consoles, avec ses deux personnalités, est au rapport du côté du carré et de sa diagonale.

La «divine proportion», avec un maillage différent (6 x 12), nécessité par une structure générale à deux branches, se lit aussi dans la croix de Saint-Thégonnec. On pourrait multiplier le jeu des tracés régulateurs sur Lannédern, Plouénan, et bien d'autres croix.

L'habit de fête des croix de procession

Tout comme les statues de dévotion, les anciens ne pouvaient concevoir l'emblème honorifique qu'était leur croix sans les atours dont on les revêtait les jours de fête. La nécessité d'habillages festifs somptueux éclaire certains détails de structure des croix qui paraissent aujourd'hui curieux ou peu utiles. Ainsi, les anneaux et les tubes soudés sous les nœuds de Pleyber-Christ, de Laz et de Trégunc ont servi à l'enfilage de cordons auxquels on suspendait des flots de rubans multicolores. Il arrive que des systèmes de fixation aient été ajoutés. Sur l'avis des paroissiens, Plouzévédé paie, en 1665, cent livres à maître Jean Lucas, de Saint-Pol-de-Léon, afin qu'il fasse un arrangement

«pour afficher (fixer) et attacher les cordons» ; les faux frais occasionnés par l'opération, transport et collation, se montèrent à 3 livres¹¹. Si la croix de Plouzévédé n'existe plus, on voit au bas du nœud de Pleyber-Christ, évoqué plus haut, un ensemble de petits cylindres géminés qui viennent doubler les fins anneaux habilement intégrés, dès l'origine, tels de discrets ornements. On ne peut d'ailleurs nier que ces anneaux soudés après coup n'alourdissent la ligne générale¹².

En l'absence de détails extraits des comptes paroissiaux du Finistère, les livres de compte des paroisses des Côtes-d'Armor éclairent la coutume ancestrale de l'habillage des croix. Paimpol, en 1558, énumère le détail des dépenses faites pour des rubans, des écharpes, des tabliers et des dentelles. Pleudaniel, en 1652, débourse 8 sols pour deux aunes (2,40 m) de rubans «pour mettre et soubtenir les images de la grande croix d'argent». À Plélo, en 1663, on range trois écharpes de soie dans l'étui de cuir de la croix. La confrérie du Rosaire de Péder nec orne, en 1674, son emblème d'une écharpe avec de la dentelle d'argent. En 1675, à Lannodéc, 22 sols et 16 deniers sont consacrés à l'achat de rubans et, en 1689, on débourse 42 sols pour la «garnir et orner». Mais, quelques années plus tard, les 22 livres 16 sols, auxquels s'ajoutent 10 sous de façon pour l'écharpe prise à Saint-Brieuc, paraissent aux paroissiens dépasser ce qu'il est raisonnable de dépenser¹³. L'inventaire de Notre-Dame de Guingamp, du 5 avril 1778, évoque la croix d'argent «avec son tablier de taffetas vert garni d'une dentelle d'argent¹⁴».

¹¹ Arch. dép. Finistère, 209 G 3, f° 32.

¹² Y.-P. CASTEL, *La croix de procession de Pleyber-Christ*, Morlaix, Imprimerie nouvelle, 1986, p. 6.

¹³ Renseignements aimablement communiqués par M^{me} Denise Dufief-Moirez.

¹⁴ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 20 G 103.

Tabliers, dentelles, écharpes et rubans colorés faisaient de la croix de procession une enseigne on ne peut plus chatoyante et agréable à la vue. Il est aussi arrivé qu'on ajoutât des clochettes qui n'avaient pas été prévues à l'origine. Suspendues sous les consoles de Trégourez, sous le nœud de Plouézoc'h, et partout ailleurs sous les bras, la croix avançait ainsi aux jours des grands pardons, tintinnabulante, enrubannée de flots de galons colorés agités par le vent¹⁵.

Les coffrets

Considérée, avec les vénérables reliquaires, comme l'objet le plus précieux du trésor de la paroisse, la croix était conservée dans un grand coffret. Les comptes consignent des mentions concernant des «étuis» protecteurs qui étaient fort utiles. Saint-Servais paie 6 livres 8 sols à Ollivier Mauger, de Landerneau, pour le renouvellement de son étui en 1660. L'acquisition devenait urgente pour protéger une croix qui, la même année, venait de faire l'objet de réparations. Confié à Duparc Boruel, orfèvre du même Landerneau, d'ailleurs peu connu par ailleurs, le travail avait consisté à souder les images de la Vierge et de saint Jean. Duparc profita de l'occasion pour «blanchir» la croix, un terme consacré qui ne veut rien dire d'autre que «donner du brillant par un polissage efficace».

En 1675, Landivisiau paie, «pour l'estuy» de la croix dont nous avons longuement évoqué l'histoire, la somme de douze livres¹⁶. Sur le grand coffret de Pleyber-Christ, une petite plaque de laiton porte une inscription révélatrice : «Cette croix a été restaurée, redorée, et il y a été ajouté un baton en vermeil le tout aux frais de monsieur le marquis et madame la marquise Jonathas Barbier de Lescoët, 1857¹⁷».

Entretien et réparations

«Blanchir la croix»... Le terme, relevé, entre autres, au compte de Saint-Servais, revient constamment dans les cahiers des fabriques. Comme les autres objets d'orfèvrerie, les croix sont exposées à perdre leur éclat au fil des jours, soit naturellement, soit pour des raisons particulières. Le recteur de Landeleau remontre le 3 décembre 1724 à son conseil «que la croix d'argent noircie et souillée par les eaux (bénites) auprès des corps morts, incommode et fort pesante à porter, ayant un bras dissout du corps, [il craint] de l'exposer jour et nuit pour satisfaire des vivants plutôt que des morts». Landeleau ne confiera donc plus sa grande croix que le matin des obsèques «pour aller à la sortie de la ville (*sic*) au devant du corps. On la donnera, mais à des porteurs solvables seulement et à la charge de payer 30 sols¹⁸».

La croix de Landeleau n'est pas la seule à avoir été en mauvais état. L'exhibition des croix aux processions était un danger permanent pour un emblème qu'en certaines paroisses on était loin d'entourer d'un respect sacré. Témoin tel article des statuts synodaux de Quimper promulgués en 1710 par François-Hyacinthe de Plœuc : «Après toutes les précautions que notre prédécesseur (François de Coëtlogon, décédé en 1706) avoit prises pour empêcher les immodesties, l'indévotion & les désordres dans les processions qui se font de l'une paroisse à l'autre les jours des pardons & d'assemblées, les mêmes abus y règnent comme auparavant & que, même dans les lieux les plus

¹⁵ La coutume de l'habillage a connu un ressurgissement lors de la grande procession diocésaine à Quimper, le jour de la Saint-Corentin, le 12 décembre 1999.

¹⁶ R.-F. LE MEN, art. cité, p. 47.

¹⁷ Y.-P. CASTEL, *La croix de procession de Pleyber-Christ*, op. cit., p. 11.

¹⁸ Cahier de paroisse.

réglés de notre diocèse, elles se font avec peu d'édification & sans fruit¹⁹.» Mais on sait que les injonctions épiscopales les plus fermes étaient loin d'être écoutées. M. Podeur, recteur de Commana, se plaint d'abus réitérés au grand archidiacre de Léon lors de la visite du 30 septembre 1777. Il évoque la coutume de porter les croix à l'horizontale, une manière d'éprouver la force du porteur. «Il arrive que les croix tombent sur le pavé [...]. C'est ainsi que l'on a brisé la grande croix d'argent dont les débris sont renfermés dans le coffre de cette église, et que l'on a aussi tellement froissé l'autre croix d'argent que les statues n'y tiennent plus que par des liens du fil d'archal (fil de fer)²⁰.»

Le «bois», c'est-à-dire l'âme de la croix, se brise volontiers lors de chutes violentes. Ainsi, Yvon Stefnou, menuisier à Guingamp, intervient, en 1624, sur la croix de Notre-Dame qui «estoit rompue par le bois²¹». Les personnages portés par les consoles sont fragiles. Le recours à un orfèvre brestois anonyme explique la présence du poinçon au dragon de 1740 sur les auréoles du saint Jean et de la Vierge de la grande croix de Saint-Thégonnec qui est bien antérieure à la date de la réparation. Déjà, vers 1650, les comptes nous apprennent qu'on avait, pour «acomoder une petite clochette», déboursé 12 sols 6 deniers²².

Les fleurons-boules de Taulé s'étant décrochés malencontreusement aux fêtes de 1782, on fait appel à Desforges, de Morlaix, pour les fixer de nouveau. Sur le «pomeau» de la croix de Trégourez, on constate aujourd'hui, rare exemple où l'observation *in situ* confirme le document d'archives, la réparation pour laquelle fut payée la somme de 7 livres en 1669²³.

À Saint-Servais, sans connaître la teneur exacte des interventions successives des restaurateurs, ne s'étonneront de leur fréquence que ceux qui n'ont pas une longue fréquentation des comptes de décharge des cahiers de

paroisses. La croix est réparée en 1723 par Laurans Febvrier. En 1730, le travail revient, à Pennanrun, en 1733 à Depré-Fily, tous maîtres à Landerneau, soit trois réparations en dix ans. En 1750, Guy de Coetanlem ajuste deux clochettes sur la même croix²⁴. Et qu'en a-t-il été des années pour lesquelles ne nous est parvenu aucun renseignement ?

Les dégâts ne vont pas sans altérer la qualité de certains éléments des croix. C'est sans doute aux écrasements accidentels confiés à des réparateurs d'occasion qu'il faut attribuer l'allure quasi barbare des statuettes de Lannédern et de Carantec. L'homme de l'art sait combien il est plus facile de fournir du neuf que de redresser du vieux. Ainsi, le chercheur qui additionnerait, au hasard des comptes de paroisses, les livres, les sols et les deniers dépensés pour «accomoder» les croix, ne manquerait pas d'être impressionné. Aujourd'hui les dégâts continuent. La croix de Pleuveu, une console dessoudée, ce qui est un moindre mal, a été réparée en 1996. La grande croix à double traverse de Saint-Thégonnec, une de ses consoles ayant été rompue par le milieu, ce qui est plus grave, et on se demande comment, vient de l'être, en 1999...

¹⁹ *Statuts et règlements du diocèse de Quimper publiés au synode général en 1710 & réimprimés par ordre de Monseigneur l'Évêque en 1786*. Quimper, 1786, p. 62. Aimablement communiqué par M. le chanoine Jean-Louis Le Floch.

²⁰ P. PEYRON et J.-M. ABGRALL, «Notices sur les paroisses du diocèse de Quimper et de Léon... Commana», *Bulletin de la Commission diocésaine d'architecture et d'archéologie*, 1906, p. 172.

²¹ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 20 G 90.

²² Arch. dép. Finistère, 255 G 58.

²³ *Ibid.*, 279 G 1.

²⁴ *Ibid.*, 254 G 10, 15, 16. Marcel Lollier nous a fait part des réparations effectuées sur la croix de procession de Spézet qui datait de 1534 et qui a disparu quelques années après 1942, date de son classement dans la liste des Monuments historiques. M. Lollier a relevé dans les comptes de la paroisse l'intervention d'orfèvres en 1661, 1691, 1702, 1706, 1720.

Pour être plus positif, on notera que les démontages nécessités par les réparations apportent d'heureuses surprises. Ainsi, à l'intérieur de la croix de Saint-Servais, une plaque de métal apparut, naguère, gravée d'une portion de couronne d'épines, un dessin commun sur les patènes, ce qui indique le emploi d'une pièce recueillie par le maître orfèvre.

Il arrive au restaurateur contemporain, qui s'insère dans la chaîne de ceux qui veillent sur le patrimoine, de relever quelque message lancé par l'un de ses prédécesseurs, comme une bouteille à la mer. Le Goff, de Morlaix, écrit sur l'armature de la croix de Plouigneau qu'on lui envoie à réparer : « Cette croix, volée en 1818, a été retrouvée et restaurée en 1832. » Prenant le relais de François Lapous, lointain ancêtre dans le métier, qui avait ciselé cette croix en 1620, Le Goff avait conscience de passer le flambeau sans savoir que, quelque deux cents ans plus tard, un de ceux qui participent à la pérennité de l'œuvre ranimerait le souvenir dans l'intimité de son atelier²⁵.

Conclusion

L'attention portée aux croix de procession finistériennes anciennes ne peut faire l'impasse sur un corpus qui s'arrêterait à la Révolution. Lorsque, après le Concordat, plus ou moins tôt selon les paroisses, sonne l'heure de la reconstitution du mobilier liturgique, le profil des croix échappées au désastre, profil inscrit dans les mémoires, sera souvent repris. Pour remplacer l'emblème sacré envoyé à la fonte ou pour renouveler celui qui, délabré, est réputé irréparable, Landeleau, Quéménéven, Dinéault, Plonévez-Porzay, parmi d'autres, passent commande, non plus aux maîtres orfèvres locaux que la révolution industrielle naissante, avec ses concentrations, a fait disparaître, mais aux fabricants de Paris ou de Lyon, qui distribuent leurs productions par le

biais des maisons spécialisées locales. Meilars-Confort acquiert une lourde croix de bronze marquée du nom de Pêche, qui est un marchand orfèvre de Quimper. Elle porte sur le manchon, en plus de l'invocation liturgique : O MATER DEI MEMENTO MEI, la mention historique : A°(anno) 1554, qui fait mémoire de la croix disparue. Ces croix du XIX^e siècle sont le plus souvent en laiton ou en bronze doré, ce qui n'empêche pas de leur attribuer le titre pompeux mais fallacieux de... croix d'or.

Fait exception, dans la forêt en laiton doré, avec sans doute quelques autres, la croix de Saint-Pol-de-Léon. En argent massif, elle fut commandée, en 1901, à la grande maison parisienne Maurice Poussielgue-Rusand. C'est aussi sans doute à cet atelier qu'il faut attribuer le poinçon PR qui marque la croix de laiton et de bronze doré offerte par le comte de Chauveau à la paroisse de Beuzec-Conq, en 1875. Son style, que nous qualifierons d'orthodoxe ou de russe, s'explique par l'origine de l'épouse, la princesse Zénaïde-Ivanovna Narischkine, qu'un premier mariage avec le prince Boris Youssoufop avait fait entrer dans la famille des tsars. Sur les consoles de cette croix, rutilante de verroteries, les statuettes de saint Jean et de la Vierge sont remplacées par des anges qui ont perdu leurs ailes et qui brandissent chacun deux calices pour recueillir le Saint Sang²⁶. Gustav-Théodor Wallein, peintre de Concarneau, a reproduit cette croix de Beuzec, avec une grande exactitude, dans le tableau de 1889 intitulé *La Chambre mortuaire*, aujourd'hui conservé au musée d'Orsay à Paris²⁷.

²⁵ Les objets cités comme réparés ont pu être examinés grâce à l'obligeance de Jean-Gaël Kaigre, joaillier à Brest, à qui nous devons d'avoir été introduit dans les arcanes de la fabrication des objets en argent.

²⁶ Louis-Pierre LE MAÎTRE, *Les sillons de Beuzec au pays de Concarneau*, Quimper, 1975, p. 254.

²⁷ Le tableau de Wallein (1860-1948) mesure 116 x 151 cm.

ANNEXE

Liste des croix de procession finistériennes anciennes

Plouguerneau	XIV ^e s.	anonyme	Léon (?)
Saint-Jean-du-Doigt	XV ^e s.	anonyme	Morlaix (?)
Saint-Servais	1570 (?)	anonyme	Léon (?)
Plouénan	1574	Pierre Oriot	Morlaix
Pleuven	1574 (?)	G. S.	Quimper
Guengat	1584	Y. S.	Quimper
Lanneufret	1598 (?)	Olivier Le Roy (?)	Morlaix
Trégourez	XVI ^e s.	I. D.	Saint-Pol (?)
Saint-Thégonnec	XVI ^e s.	anonyme	Léon
Plonévez-du-Faou	1604	Jean Trocler	Morlaix
Trégunc	1610	Guillaume Desboys	Morlaix
Ploumoguier	1615	anonyme	Léon
Laz	1620	Guillaume Desboys	Morlaix
Pleyber-Christ	1620 (?)	Guillaume Desboys	Morlaix
Lannédern	1620	François Lapous	Morlaix
Plouigneau	1620	François Lapous	Morlaix
Saint-Servais	1620	anonyme	Léon
Quimper	1638	anonyme	Quimper (?)
Plougoulm	1643	Richard Daniel	Saint-Pol
Brennilis	1650	I. B.	Morlaix
Carantec	1652	François Lapous	Morlaix
Gouesnac'h	1652-1662	anonyme	Quimper
Landrévarzec	1655	Guillaume Baston	Quimper
Saint-Sauveur	1675	Gabriel Daniel	Saint-Pol
Irvillac	XVII ^e s.	anonyme	?
Plouézoc'h	XVII ^e s.	anonyme	Morlaix
Cast	XVII ^e s.	anonyme	Quimper
Saint-Ivy n°1	XVII ^e s.	Joseph Bernard	Quimper
Saint-Ivy n°2	1732-1770	Claude Apert	Quimper
Plougasnou	1780-1783	Guy Desforgues	Morlaix

2. Les boîtes aux saintes huiles dans les églises du Finistère (XVII^e-XIX^e siècle)

Pour l'administration de quatre des sept sacrements : le baptême, la confirmation, l'ordination sacerdotale et le sacrement des malades, naguère appelé extrême-onction, la liturgie chrétienne requiert l'utilisation d'huiles saintes que chaque église conserve dans ce qu'on appelle ordinairement des «boîtes aux saintes huiles». Plusieurs étant entrées au titre du patrimoine artistique dans la liste des Monuments historiques, une étude inédite, fondée sur un corpus fourni par les églises du Finistère, méritait d'être tentée.

Des flacons dûment étiquetés

La boîte aux saintes huiles est un petit coffret généralement en métal, muni d'un couvercle, emboîtant ou articulé sur charnière. À l'intérieur, une plaque percée de trois larges trous maintient en bonne place autant d'ampoules.

Disons tout de suite que certaines paroisses ont des ampoules indépendantes. Saint-Nic, Collorec, Ploëven, Rosnoën sont dans ce cas, ne possédant pas, ou plus, la boîte aux saintes huiles dans lesquelles elles étaient conservées et qui faisaient partie intégrante de tout trésor d'église. La structure particulière de certaines ampoules indique que la boîte correspondante qui les abritait jadis a disparu, quitte à être remplacée par une plus récente. Ainsi à Saint-Pol-de-Léon, les ampoules à ergots, fournies, en 1722, par Claude-Pierre Deville, un orfèvre de Paris, ont été replacées dans une boîte datée de 1827. Il revint au curé Le Goff de remplacer, assez tardivement, on le voit, le coffret d'origine confisqué à la Révolution.

Par ailleurs, le terme d'«orceau», l'*orcelus* latin, employé par les prêtres locaux pour

désigner les ampoules, n'est guère connu des dictionnaires, qui donnent en revanche celui de chrémier ou chrêmeau, évoquant le saint chrême. Chrémier n'était guère usité chez nous, encore que le coffret de Plouvien, daté de 1728, porte, on le verra plus loin, cette désignation.

La première ampoule contient l'*oleum sanctum*, huile sainte, encore appelée *oleum catechumenorum*, huile des catéchumènes. La seconde est pour le saint chrême, *sanctum chrisma* ou *oleum chrisma*. La troisième pour l'huile des malades, *oleum infirmorum*. Pour éviter les confusions, ces termes ou leurs initiales, O. S. ou O. C., S. C. et O. I., sont gravés sur le corps et le couvercle de chaque ampoule. Les mots ou les initiales se retrouvent aussi parfois sur la plaque à trous dans laquelle s'insèrent les ampoules à l'intérieur de la boîte. Le latin des fabricants n'étant pas toujours sûr, on s'amusera du barbarisme de l'ampoule de La Roche-Maurice : *O. sanctam*, un adjectif au féminin accordé à un nom neutre. Le latin de Pont-Croix, quant à lui, se ressent de la prononciation dite «jésuite» : *olleom*.

Les ampoules sont réunies dans une boîte de métal, car très rares sont les coffrets de bois comme celui de Plougourvest qui contient trois belles ampoules d'argent au couvercle orné d'un motif en trèfle, fournies par Joseph Lucas, de Saint-Pol-de-Léon, vers 1710. La boîte aux saintes huiles est un objet unique dans chaque église ; si Porspoder en possède aujourd'hui deux, il faut savoir que l'une d'entre elles est un héritage de sa trêve de Larret.

Matériau vulgaire et matériau noble

Le matériau des boîtes aux saintes huiles, comme celui des ampoules, généralement fabriquées pour aller ensemble, va du métal ordinaire : plomb, étain, cuivre, doublé ou bronze, au précieux et quasi inaltérable argent.

Laz, Lothey, Saint-Thois, entre autres, ont conservé leur boîte en **plomb**, le moins noble des métaux utilisés, en accord avec leurs modestes ressources. Souvent atteints par l'insidieuse lèpre du plomb, ces coffrets sont souvent en mauvais état, les charnières de Ploéven ne tenant plus. L'**étain**, jadis soumis au paiement de droits, témoigne de paroisses plus à l'aise. Sa mise en œuvre fournit parfois des renseignements fort utiles pour l'histoire de la marque. Si la boîte du Trévoux ne porte pas de poinçons, s'ils sont illisibles à L'Hôpital-Camfrout et incertains à La Roche-Maurice, la boîte de Plouguin (1669) révèle le poinçon d'un certain M. P., et celle de Landunvez (1693) les marques de M. Le Becq, avec les initiales D. N. Et si on s'étonne de trouver à La Roche-Maurice une boîte en étain, alors que l'église possède de superbes pièces d'orfèvrerie d'argent doré, il faut croire que le métal en question n'était pas autrefois si négligeable. En témoignent les inscriptions de la boîte conservée aujourd'hui à Melgven, achetée il est vrai pour la trêve de Cadol en 1767. Sur le côté droit : EX : DONO : DOMINI : RABBY : BRESTENSIS (donné

par maître Raby de Brest). Sur la gauche : 10 LIBRIS CONSTITIT (il en a coûté dix livres). L'affichage du prix, qui se trouve aussi, mais très rarement, sur des objets en argent, montre la valeur relative de l'étain.

Il y a des boîtes aux saintes huiles en **cuivre** argenté à Pouldreuzic, en **laiton** à Bénodet, Leuhan, Guengat, Pouldergat. Le laiton est étamé à Plogastel-Saint-Germain, argenté à Lanneufret. La boîte en **doublé**, argent et cuivre, de Pleuven, est signée Capello-Morel. Plus lourdes sont les boîtes en **bronze** du Relecq-Kerhuon, de Douarnenez-Pouldavid, de Plounévez-Lochrist et de l'Île-de-Sein, cette dernière où le laiton se mêle au bronze. Sur certaines de ces boîtes, somme toute modestes, on relève des réparations rudimentaires, comme le couvercle de zinc, bricolé par quelque artisan couvreur pour rafistoler la boîte en étain de Clédén-Cap-Sizun.



Fig. 8. – Lothey, boîte aux saintes huiles, plomb, XVII^e siècle.
Cliché Y.-P. Castel, Inventaire général.

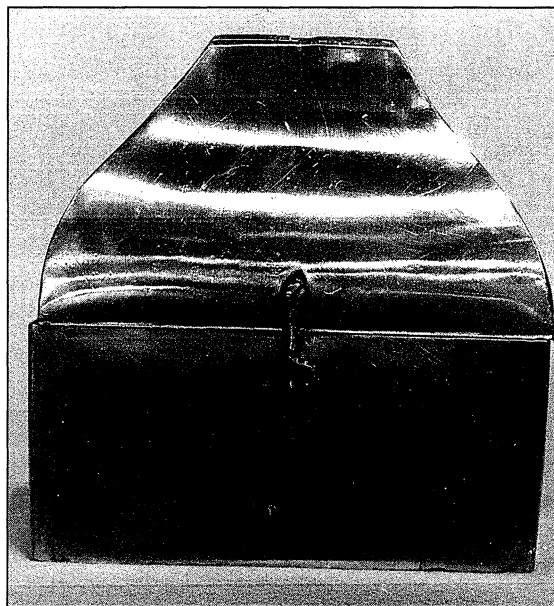


Fig. 9. – Landrévarzec, boîte aux saintes huiles, cuivre, XVII^e siècle.
Cliché Y.-P. Castel, Inventaire général.

Les boîtes en argent massif

Il faut le reconnaître, les paroisses se sont rarement contentées pour les baptêmes de leurs enfants d'objets en métal ordinaire. La grande majorité se faisait un point d'honneur de s'en procurer qui soient en **argent**. Gloire de Dieu certes, imposée par le prêtre, souci non désintéressé des fabriciens qui voyaient dans l'acquisition d'ouvrage en métal précieux l'augmentation du trésor local. Lors de la commande, on voit nos hommes fréquenter l'atelier des orfèvres locaux. I. Saliou et I. Larvor, fabriciens de Landivisiau, vont chez Pierre du Perron à Landerneau en 1659, pour obtenir une boîte, au demeurant de lignes fort sobres, sans autre ornement que des têtes d'angelots. Au siècle suivant, dans les années 1770-1780, ceux de Lampaul-Ploudalmézeau, de Landeleau, de Ploudiry, de Saint-Sauveur, de Saint-Vougay... se retrouvent chez le bien connu Benjamin Febvrier, rue de Ploudiry, à Landerneau.

Les orfèvres de Morlaix sont sollicités par Saint-Thégonnec qui s'adresse à François Duval en 1697, par Commana et Sizun qui vont chez François de Saint-Aubin en 1706. Bodilis, en 1736, va chez Mathurin Héliès, qui sert Plouzévédé et Carantec en 1747. On citerait de même, si on ne risquait de lasser, les orfèvres de Brest, de Quimper et de Saint-Pol-de-Léon qui ont ciselé des œuvres de qualité.

La quasi-disparition des ateliers locaux, consécutive à la Révolution, poussa les paroisses à se tourner vers les centres de Paris et de Lyon. En Finistère, l'atelier qui résista le mieux au tournant fatidique est celui de Paul Le Goff, à Morlaix, qui façonne la boîte aux huiles de l'Île-de-Batz entre 1819 et 1838.

Des formes variées

Les orfèvres, tant locaux que parisiens, s'ingénient à diversifier les formes des boîtes aux saintes huiles et à en varier le décor, de

telle façon que l'on peut suivre la fluctuation des styles.

a) Les boîtes rectangulaires

La forme la plus répandue est la *forme rectangulaire*, utilisée aussi pour les boîtes en étain et en cuivre. À considérer la boîte de Saint-Jean-du-Doigt, signée, au début du XVII^e siècle, par François Lapous, de Morlaix, cette forme rectangulaire paraît être la plus ancienne. Tréglonou, au profil identique, porte une petite tourelle au milieu du faitage, ce qui donne la forme d'une chapelle reliquaire. Nombreux sont les couvercles à quatre *pans droits*, surmontés, à l'occasion, d'une croix fleuronée, de Plougastel-Daoulas, par P. D. vers 1650, à Plonévez-Porzay, par Alexis Renaud, de Paris, 1838-1843²⁸. Certains couvercles ont des *pans concaves* : Quimper, Ergué-Armel, 1722, par Daniel Fréron, Pencran, par Jean-Baptiste Tourot, 1767-1772. D'autres sont *plats avec doucine* en bordure occasionnellement ornée d'une petite frise godronnée : Dinéault, par Claude Apert, 1765-1770, Locquéholé, 1747, par Mathurin Héliès. Quelques couvercles plus hauts ont des profils *en talon* unis ou repoussés-ciselés : Douarnenez, Ploaré, et Plouhinec, vers 1700, par Joseph Bernard, Guimiliau, par Guillaume Le Roy, 1706, Lannilis, par Jean Nicol, 1700-1702.

b) Les boîtes baroques

À la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle, les formes se compliquent selon l'esprit et le goût baroque. Les flancs se galbent et les pans sont coupés avec plus ou moins d'ampleur, les couvercles conservent leurs doucines ou

²⁸ Autres boîtes aux huiles de ce type : Bannalec, par Jean-Baptiste Coqueteaux, de Quimper, Landivisiau, par Pierre du Perron, de Landerneau, 1659, Audierne, par Joseph Bernard, de Quimper, 1671, ciselure aux instruments de la Passion, Ploudaniel, par Claude de Coetanlem, 1734, Meilars, par Jacques-Joseph Vée, de Quimper, 1782-1787.

leurs profils en talon : Bodilis, par Mathurin Héliès, 1736, Plougoulm, 1781-1789, canaux et godrons²⁹. Benjamin Febvrier, le maître de Landerneau, s'en est fait une spécialité : Ploudiry, 1770-1772, transformée en reliquaire, Saint-Sauveur, 1770-1772, Landeleau, 1774, Plouguerneau, 1775-1781, Trémaouézan, 1778, Saint-Vougay, 1778-1780, Lampaul-Ploudalmézeau.

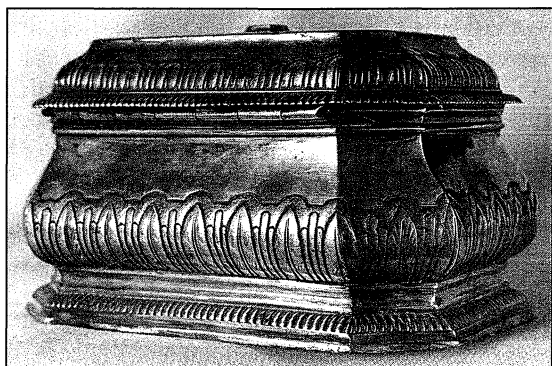


Fig. 10. – Bodilis, boîte aux saintes huiles, argent, 1736.
Œuvre de Mathurin Héliès, maître orfèvre de Morlaix.
Cliché Y.-P. Castel, Inventaire général.

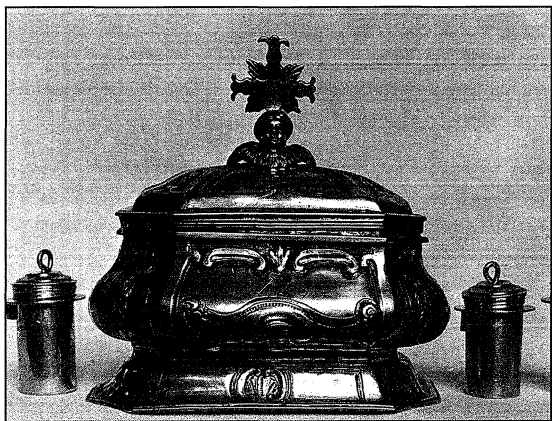


Fig. 11. – Irvillac, boîte aux saintes huiles avec ses ampoules, argent, 1741.
Œuvre de Laurens Febvrier, maître orfèvre de Landerneau.
Cliché Y.-P. Castel, Inventaire général.

c) Boîtes au profil particulier

La forme particulière, ronde, de Guilers, trop simple, n'a guère eu de succès. La forme ovale, permettant une présentation linéaire des ampoules, en aura bien plus. Elle est utilisée par Guillaume Le Roy pour Pleyber-Christ, par François Duval pour Saint-Thégonnec, en 1697, et par Louis Arnoult pour Guiclan, en 1735, un coffret délicatement ciselé. Le cœur retient la faveur de Pierre-Guillaume Rahier. L'orfèvre, à l'époque marguillier de Saint-Louis de Brest, fournit ainsi, vers 1760, à Lannivoaré et à Trébabu, de petites boîtes cordiformes qui permettent la présentation des ampoules en triangle.

Certaines formes plus rares surprennent tant elles s'éloignent de l'idée qu'on se fait des schémas reçus, telle la jolie bonbonnière sur pied de l'île Molène, d'une jolie préciosité, forgée par Guillaume Le Stum de Brest, en 1774.

d) Les boîtes trilobées

Les boîtes trilobées forment une catégorie à part qui a retenu l'attention de Pierre-Marie Auzas, dans la vague de classements d'orfèvrerie qu'il fit en tant qu'inspecteur des Monuments historiques, en 1955. Formées de trois cylindres solidaires à couvercles triples correspondants sommés de croix ou de fleurs de lis, elles trouvent leur origine dans l'atelier de Pierre Marrec, de Saint-Pol-de-Léon, à qui s'adressent les fabriques de Saint-Divy, vers 1678, et de Plouénan, vers 1700, une boîte qui se signale par un couvercle orné de chutes de feuilles élégamment ciselées. De Saint-Pol, la mode passe à Landerneau où Guy-Jean de Coatanlem forge la boîte de Dirinon, entre 1739 et 1752. Laurent Febvrier, du même Landerneau, le père du célèbre Benjamin, s'en fait à son tour

²⁹ Autres boîtes aux huiles de ce type : Gouesnou, par Guillaume Hamon, 1754, Cléder, par Paul Le Goff, de Morlaix, 1779-1789, Ergué-Gabéric, 1787, Tréguennec, 1782-1787, Trégourez, par Augustin-Jean Mahieu, 1787, Quimper, Saint-Corentin, par J.-M. Feillet, 1790, ciselure.

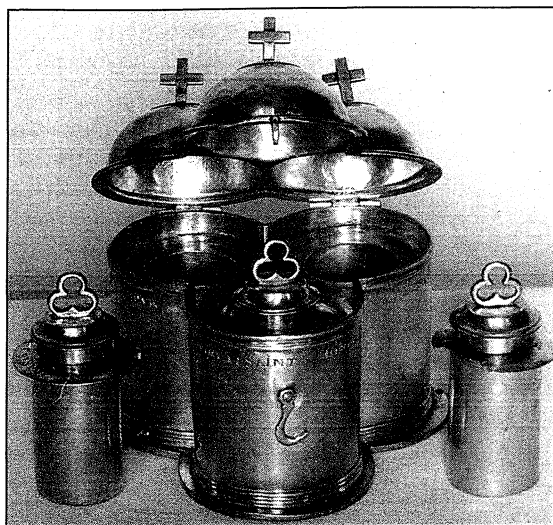


Fig. 12. – Trémaouézan, boîte aux saintes huiles avec ses ampoules, argent, 1778.

Œuvre de Benjamin Febvrier, maître orfèvre de Landerneau.

Cliché Y.-P. Castel, Inventaire général.

une spécialité. Sauvées des fontes de la Révolution, trois de ses boîtes servent encore dans des paroisses relativement proches l'une de l'autre : Irillac, 1741, Le Tréhou, 1742, Lomélar, 1749. Laurent traite ses ouvrages de manière sobre, sans ciselure, avec pour seul agrément les fleurs de lis plantées sur ses couvercles et les graines de ses ampoules en trèfles repercés. La dernière des boîtes trilobées a été fournie en 1778 à Lanildut par Sébastien Febvrier. Fils de Laurent, installé à Brest, il est le dernier à avoir adopté la forme aux cylindres accolés. Le siècle suivant abandonnera un profil qui, ne manquant pas d'allure, affichait structurellement la présence des trois ampoules saintes.

L'ornement des boîtes aux saintes huiles

Sur nos boîtes, les représentations qui auraient quelque rapport avec les rites sacra-

mentels auxquels elles sont liées sont pratiquement inexistantes. Les croix qui couronnent les couvercles, le monogramme de la Vierge de Plouhinec et les anges qui cantonnent les angles ou qui servent de supports, se rattachent au culte général sans plus. En cela l'exception d'Audierne mérite d'être signalée. Le coffret ciselé par Joseph Bernard, en 1671, porte les instruments de la Passion, accompagnés du pélican, allégorie du Christ qui se donne en nourriture. Cela, qui semble ne se référer aux sacrements que de loin, répond néanmoins au courant de spiritualité qui voit les canaux de la grâce découler de la plaie ouverte du Christ mourant sur la Croix, le baptême en étant le premier.

Tout porte à croire que, contrairement à d'autres pièces du mobilier liturgique, calices, ciboires ou ostensoirs, on s'est modelé pour les boîtes aux saintes huiles sur des objets de type domestique, les considérant comme de simples coffrets utilitaires. La pénurie d'ornementation spécifique découle aussi du fait que, rares étant les boîtes anciennes, celles du XVIII^e siècle emboîtent le pas sur la manière de l'orfèvrerie générale qui ignore les représentations figuratives pour se tourner vers des images plus purement symboliques. Le blé et la grappe rappellent le pain et le vin, sur les calices, les ciboires et les ostensoirs du siècle des Lumières.

Ainsi l'ornement de nos boîtes se borne aux frises de godrons ou de canaux, parfois en alternance, de feuilles à pointe repliée, ou de grands cartouches à feuilles d'acanthe. Belles broderies à la ciselure ou au repoussé-ciselé, auxquelles se mêlent de petites fontes pour les têtes d'angelots qui ornent les angles ou font office de pieds porteurs.

Les inscriptions sur les boîtes aux saintes huiles

Nombreuses sont les boîtes qui portent des inscriptions. Une première catégorie

d'inscriptions précise, comme s'il en était besoin, la fonction même du coffret d'argent. On lit à Saint-Thégonnec, commandé à François Duval, de Morlaix, en 1697 : BOITE A METTRE LES SAINCTES (HUILES) [PARO]ISSE DE [SAINT-THEGO]NNEC, L'AN 1697. Dans le genre, Bodilis est plus concis : BOITE POUR NOTRE-DAME DE BODILIS, FAIT EN 1736. Plouvien ennoblit son vocabulaire, utilisant le mot de chrémier : POUR L'EGLISE PA[ROISSI]ALE DE PLOUYEN, CHREMIE, FAIT L'AN 1728. On voit, par ces premières inscriptions, que la mention de la paroisse n'est pas superflue. Les boîtes aux huiles étant portées au doyenné le jeudi ou le vendredi saint, pour le renouvellement annuel des saintes huiles consacrées par l'évêque, il fallait que chaque pasteur puisse reconnaître son bien sans hésitation. Le nom de la paroisse est mentionné simplement : TRE-MAOUEZAN ou I[LE]. MOLENE 1774, ou avec l'article de l'appartenance : DE CHATEAU-NEUF ; PAROISSE DE LOCAMAND (La Forêt-Fouesnant) ; P[AROI]SSE. DE PLOEVEN ; A LA PAROISSE DE SIZUN, L'AN 1706. L'inscription évoque parfois le nom du titulaire de l'église : ST MEILARS ; ST ALAR ERGVE-ARMEL 1722 ; STE : PITERE : PAROISE DV TREOV 1742 ; A ST RIVAORE (Lanrivoaré) ; A N. D. DE PENCRAN ; P. M. S. YVES DE LA ROCHE (Pour Monsieur saint Yves de La Roche-Maurice) ; PAROISSE DE PLOMEUR, STE THUMETTE ; POVR SERVIR A SAINT PIERRE D'ERVILLAC (Irvillac).

Terminons le chapitre des inscriptions localisantes avec celle-ci, curieuse dans son expression archaïsante et ses caractères, fantaisiste alternance de gothiques et de rondes qu'un ouvrier de l'atelier parisien d'Alexis Renaud trace, vers 1840 : JE SUIS A MON SEIGNEUR SAINT MILIAU DE PLAUNEVEZ-PORZAY.

Les donateurs

Aux inscriptions d'appartenance s'ajoutent celles qui signalent des individus, au premier rang desquels viennent les prêtres, sou-

cieux de relever la dignité du matériel liturgique utilisé au cours des sacrements qu'ils administrent.

a) Les prêtres : curés et recteurs

La hiérarchie des pasteurs, curés et recteurs, est aisée à reconnaître, encore qu'il faille savoir que «curé», en breton, désigne un vicaire. On va ainsi du simple prêtre, curé d'une trêve, au recteur de la paroisse. Dans la trêve, le pasteur se contente des titres de prêtre, curé ou prêtre-curé. Le trésor de Plouguin conserve une boîte en étain dont l'oxydation n'empêche pas de reconstituer l'inscription portée au revers : DON FAICT : PAR M[ESS]IRE : FRA[N]C[OIS] : COROLLER : P[RE]TRE] : A : LA : CHAPELLE : DE S : MAIAN : EN 1669. Cela confirme l'hypothèse avancée par Bernard Tanguy : Locmajan fut bien, jadis, alors que ce n'est guère signalé ailleurs, une trêve de Plouguin, puisqu'on y a baptisé³⁰. Carantec était aussi une trêve de Taulé : A LA TREVE DE CARANTEC M[ISSIRE] A. MARZIN, PRE[TRE] CVRE 1747. Guipronvel demeura trêve de Milizac jusqu'à la Révolution : DONNE PAR YVES K[ER]BOUL CVRE DE GVIPRONVEL 1758. Cela se comprend aussi pour Lanildut qui fut longtemps trêve de Plourin : DON FAIT PAR MR GARO P[RE]TRE, 1778. s[AIN]T ILDVT. Les recteurs en charge se signalent de leur côté : H. Meynier, recteur de Coray l'espace de trois ans, le fait en sortant de charge en 1775. Voici quelques autres inscriptions : Guiclan : J. P. BALLANE R[EC]TEUR DE GUICLAN 1735 ; Landeleau : MR LE GVILLOV DE RESPIDAL, RECT[EU]R Y. LEVENEZ FABRIQVE 1774 ; Saint-Pol-de-Léon : A L'EGLISE DE SAINT PAUL DE LEON, MR LE GOFF RECTEUR 1827 (orfèvre Louis Loque) ; Brieç : DONO DEDIT IOANNES PEC-CATOR PAROCHIAE DE BRIEC PASTOR ET RECTOR ANNO DOMINI IESV CHRISTI 1723.

30 Bernard TANGUY, *Dictionnaire des noms de communes, trêves et paroisses du Finistère*, Douarnenez, 1990, p. 166.

FAIT PAR REBILLE MAR[CHAN]D ORFEVRE RENNES (Jean, pécheur, pasteur et recteur de la paroisse de Briec, a donné en don). On trouvera plus loin le commentaire de cette inscription où le donateur reconnaît sa condition pécheresse.

b) Les «fabriques»

Au nom du prêtre s'associe, comme on a déjà pu le constater, le nom du fabricien en charge l'année de l'achat. À Landeleau, le nom du recteur Le Guillou de Respidal est suivi de celui du fabrique : Y. LEVENEZ, EN 1774. Mais il arrive, et cela fait question, que les fabriciens soient seuls nommés, comme à Landivisiau : F[AIT] : FAIRE : PAR : I : SALLIOV : ET : I : LARVOR : FABRIQUES : AN LAN[NE]E 1659, et à Audierne : H[ONO]RABLE]. HOMME RENE BOCOV FABRICQVE L'AN 1671. Faut-il y voir le quant-à-soi du laïc en charge vis-à-vis du pasteur du lieu ? Est-ce le reflet d'un différend au sujet de la dépense entre le recteur et son conseil économique, comme on dit aujourd'hui ? De toute façon, il est difficile de voir dans ces cas de figure de simples oublis.

c) Les nobles

Une seule boîte, provenant de la donation de quelque famille noble, celle de l'église Sainte-Croix à Quimperlé, est armoriée. L'objet, qui est du XVII^e siècle mais sans marque d'orfèvre, est uni, mis à part le tuilé ciselé sur le couvercle dont la croix a disparu. Les armoiries sont celles des Briand, *d'argent au sautoir d'azur accompagné de quatre roses de même*, devise : Sans détour. On peut supposer que l'objet fut offert, à l'occasion d'un baptême, par une famille qui avait des possessions dans la région de Quimperlé, à Clohars-Carنوët, au Trévoux, à Querrien et à Riec.

*
* *

Certaines boîtes aux saintes huiles auraient-elles une histoire plus particulière ?

En dehors des générations qu'elles ont «baptisées», et qui ont laissé leurs noms dans les registres de catholicité, on ne voit guère ce que l'on peut en dire, mis à part, comme on vient de le faire, les notations sur les formes, les styles, les orfèvres qui les ont façonnées, les fabriques et les prêtres qui les ont acquises.

Il en est une pourtant, celle de Briec, où se lit l'écho d'une problématique intéressante. Elle fut donnée, comme on l'a vu plus haut, par un certain Jean, dont on sait par ailleurs qu'il s'agit de Jean Héliuan. Or, en l'année inscrite sur l'objet, 1723, le personnage qui excipe des titres de pasteur et de recteur de la paroisse de Briec, dans un mélange français-latin (PAROCHIAE DE BRIEC PASTOR ET RECTOR), n'est en fait plus, canoniquement, recteur du lieu. Âgé de soixante-dix-neuf ans et démissionnaire depuis trois ans, il est, néanmoins, toujours là. À en croire le qualificatif de *peccator*, «pécheur», qu'il accole à son nom, le démissionnaire, toujours en place, semble conscient de sa condition. Aurait-il été amené à faire le don d'une boîte aux saintes huiles pour se faire pardonner ses fautes ?... Personnage hors du commun, Jean Héliuan avait, dans sa prime jeunesse, servi dans la marine royale sous les ordres de Duquesne. Lassé de la bourlingue, à trente-trois ans, il passe à l'armée de terre, mousquetaire à Brest. Abandonnant la carrière des armes, il se tourne vers l'état ecclésiastique, prenant bientôt ses grades de théologie en Sorbonne. En 1690, âgé de quarante-six ans, il obtient le vicariat perpétuel de Briec où il meurt en 1736, un poste qui ne fut pas de tout repos pour l'ancien militaire. Il fit même le voyage de Rome pour se plaindre aux plus hautes instances de l'évêque de Quimper et du chapitre au sujet des dîmes prélevées sur Briec qu'il jugeait excessives. À quatre-vingt-six ans, alors que depuis dix ans René de Penandreff lui a été donné pour successeur, Jean Héliuan se plaint, dans un mémoire conservé aux archives de l'évêché, des prêtres et des

fabriques de la paroisse qui font tout sans sa permission. Pour lui rendre justice, précisons que Jean Héluan, savant et travailleur, avait traduit la Bible en breton. L'inventaire de sa bibliothèque, fait à sa mort en 1736, signalait «treize grands livres de l'écriture du recteur».

*
* *

Les boîtes aux saintes huiles témoignent de l'intérêt porté aux sacrements et particulièrement au baptême. C'est une banalité que de rapporter cela à la rénovation due, avec la lenteur que l'on sait, à la réforme catholique entreprise au concile de Trente, activée dans ce pays grâce à Michel Le Nobletz, mort en 1652, et au père Maunoir qui, arrivé à Quimper en 1640, lui succéda dans un apostolat vigoureux.

C'était le temps où les riches paroisses de la vallée de l'Élorn se dotaient de solides cuves baptismales en pierre : Landerneau, Saint-Houardon, 1615, et de beaux baldaquins pour les magnifier : La Martyre, 1635, Lampaul-Guimiliau, 1650. Mais on ne peut négliger le fait que nombre de cuves de pierre avec leur piscine sont bien plus anciennes, et que ce n'est pas parce que les boîtes aux saintes huiles que l'on a eu l'occasion d'inventorier ne sont guère antérieures au XVII^e siècle qu'il n'en n'existait point auparavant. L'histoire se fait à partir de ce qui laisse des traces, écritures ou monuments. A-t-on le droit, dans le cas contraire, de nier ou de minimiser l'existence de choses qui ont négligé d'en laisser ?

Résumé

Les croix de procession finistériennes, fleuron de l'orfèvrerie religieuse ancienne du département, sont précieuses au double titre d'avoir été produites par les orfèvres locaux, à Morlaix, Saint-Pol-de-Léon, Quimper ou Brest, et de présenter un profil particulier apparenté aux petits calvaires de pierre dressés dans les enclos paroissiaux et sur les routes. Pour leur confection, les maîtres locaux, formés comme compagnons aux étapes de tours de France laborieux, ont utilisé les ressources d'un art séculaire qu'ils ont pratiqué magistralement : ciselure, repoussé-ciselé, fonte, gravure. Moins connues que les grandes croix d'argent, les boîtes aux saintes huiles utilisées au cours du rite baptismal forment un corpus de coffrets de formes variées sortis des mêmes ateliers que les croix de procession.

On ne peut évoquer l'histoire des boîtes aux saintes huiles sans parler des disparitions dues, la plupart du temps, à des vols. Certaines boîtes étaient conservées dans une alvéole creusée dans la bordure des fonts baptismaux qu'on ne fermait plus à clé... Après un baptême, il en est qui, fascinés par un joli coffret, ont profité de ce que le prêtre était occupé à faire signer les registres et à s'entretenir avec la famille pour opérer. Les sacristains avertis savent depuis longtemps qu'il ne faut guère attendre que l'après-cérémonie soit terminée pour ranger soigneusement les «affaires»...

Ainsi ont disparu les boîtes de Plomodiern, de Plouigneau, de Guipronvel, vers 1971. Le vol à Saint-Cadou fut constaté le jeudi saint de 1972. La Forêt-Fouesnant a perdu sa boîte en 1973. Lampaul-Guimiliau, vers le même temps, Guiler-sur-Goyen, vers 1975. Dernier vol en date, du moins «connu de nous», Guiclan, en 1992. Huit vols... il y en a eu bien plus.

*
* *

Les études conjointes des croix de procession et des boîtes aux saintes huiles montrent l'intérêt qu'il y aurait à poursuivre des synthèses systématiques sur les autres catégories d'«argenteries» paroissiales, coquilles de baptême, calices, ciboires, couronnes, encensoirs et navettes, ostensoirs, plats et plateaux, reliquaires.

Abstract

The *procession* crosses of Finistère, as good examples of the art of Ancien Régime silversmiths, are particularly precious as they were made by local artists, in Morlaix, Saint-Pol-de-Léon, Quimper or Brest, and as they are, in many respects, similar to the small stone calvaries erected in the *enclos paroissiaux* or at the roadside. The local masters, who had learnt their trade during their *tour de France*, used all the resources of an age-old art, which they put to perfect use : chasing, *repoussé*, casting, engraving. Less known than these large silver crosses, the holy oil containers, used for baptisms, form a group of silver boxes of various shapes and proportions, but made in the same workshops as *procession* crosses.

Diverradur

Kaer ha prizius eo, e orfeberer relijiel koz Penn-ar-Bed, ar hroaziou prosesion ; daou abeg a zo da ze. Beza diwar dorn orfebourien a-ziwar-dro : Montroulez, Kastell-Paol, Kemper pe b/Vrest, abalamour ivez d'ar stumm anezo, heñvel ouz hini ar halvariou krenn e men ez eus anezo en-dro d'on ilizou hag a-hed an hentchou. Oberiatet int bet gand orfebourien desket piz o micher ganto e kenvreurierz kompagnoned Tro-Frañs, hag o deus, gand ampartiz mestroniet doareou-ober a-goz : teuzadur ar metal, kizelladur munud ha rikamanerez. Ar boestou liesurt ha niveruz e vez mired enno an oleo sakr a dalvez evid lid ar vadiziant ne dint ket ken anavezet hag ar hroaziou braz en arhant, med euz ar staliou-labour m'eo bet greet ar hroaziou prosesion e teuont ivez.